

TEMPERATURE

Da 17 août 1900.

Table with 2 columns: Direction (N, S, E, O) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade)

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 17 août — Indications pour la Louisiane — Temps généralement beau samedi et dimanche : vents légers du sud-est.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Les Deux Convocations, suite, et fin, J. Gentil. Coins d'Enfance. — Un Noël. Les crévres judiciaires en Angleterre. Sainte Hildegarde. Bonheur, poésies. Ma tante Véronique. Un Souvenir. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, Chiffon. L'Actualité, etc., etc.

NOTRE EDITION

—DU—

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairaient même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle de vous offrir qu'une fois l'an — peut-être les annonces tenant à s'adresser à un public nombreux. Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Nouvelle grève.

New York, 17 août. — Les ouvriers tailleurs se sont mis en grève soudainement un nombre de 2500. La grève a été adoptée contrairement à une résolution adoptée par le comité exécutif du bureau de l'union de ces travailleurs. Les ouvriers demandant, l'an dernier, que la semaine fût seulement de 59 heures par semaine et que le paiement des gages se fit à la semaine.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA Charmeuse d'Enfants GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIÈRE PARTIE

Une Haine d'un Siècle

XVII

LA MÈRE ET LE FILS.

—Je venais, lorsque je vous ai

La Prise de Pékin.

Enfin les alliés sont à Pékin. Nous ne pouvons les féliciter de l'avoir prise, puisqu'ils n'y ont rencontré aucune résistance, puisqu'ils y sont rentrés sans coup férir. Ce n'est peut-être pas un fait d'armes bien glorieux. Il n'y a rien là qui ressemble soit à un Waterloo pour le soi-disant vaincu, soit à un Austerlitz pour le prétendu vainqueur.

On ne peut même pas dire que le gouvernement de la Chine s'est rendu ; il a reculé et reporté plus loin en arrière le terrain de la lutte, voilà tout. La question de règlement n'a pas fait un pas en avant. Il semblerait même que plus les puissances s'avancent, plus les difficultés redoublent.

Nous entendons dire de tous les côtés et sur tous les tons que Pékin une fois prise et les Chinois une fois vaincus, la question se simplifie et qu'il ne s'agit plus maintenant de d'un règlement à faire entre les Celestes et les chrétiens. Mais c'est précisément là, dans ce règlement, que git toute la difficulté. En supposant que l'on soit maître de la Chine, qu'en fera-t-on ? qu'en pense-t-on faire ? Que deviendra la Chine ? Sera-t-elle, Dieu, table ou cuvette, comme dit le fabuliste ?

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, fait-on avec une suprême désinvolture. On laissera la Chine là où elle est et comme elle est. On réclamera, on imposera des réformes, des améliorations. Il y a eu des crimes commis, d'horribles dégâts faits, des pertes immenses en hommes et en propriétés. On évaluera le tout, et l'on forcera la Chine à payer.

A la bonne heure. Mais si, comme le fait n'est que trop évident, la Chine ne peut pas payer, que fera-t-on ? Chercherait-on, comme dit le vulgaire, à se payer sur la tête ?

Mais c'est le partage de la Chine, cela, et c'est précisément ce que l'on veut éviter, car c'est la source de guerres interminables et le signal d'une contagion générale.

La Chine est la boîte de Pandore des temps modernes, et l'on peut considérer comme de grands coupables ceux qui l'ont ouverte. Comment ne voit-on pas qu'au fond la question chinoise n'existe pas et que la véritable et la seule question qui s'agit c'est la question de l'Europe ?

Un jour, le Prince Bismarck, en quête d'un de ces bons mots qui ont fait une partie de sa popularité, s'est écrié : la question d'Orient se règlera dans l'Occident. C'était une erreur. Ce qu'il fallait dire, c'est que la question d'Occident se règlera en Orient. Nous sommes bien près de voir se réaliser cette sinistre prophétie.

LE TSAR EN FRANCE.

Plusieurs journaux donnent comme officielle la nouvelle du voyage en France de Nicolas II. L'Empereur, disent-ils, arriverait à Cherbourg le 6 ou 7 septembre ; le préfet de la Manche aurait été officiellement avisé et les dispositions prises à cet effet seraient analogues à celles de 1896.

Or, à l'ambassade de Russie, pas plus qu'au ministère des affaires étrangères, on n'a connaissance de l'arrivée en France du Tsar.

—Je ne sais si ces informations sont exactes, nous a dit, hier, l'un des hauts fonctionnaires du

quai d'Orsay, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que ni officiellement, ni officieusement, nous n'avons été informés de cette visite. Et pourtant, si quelqu'un doit être au courant, c'est bien nous, protocole, qui avons pour mission d'élaborer les grandes lignes des fêtes et réceptions qui ont lieu chaque fois qu'un souverain nous fait l'honneur de venir en France.

Il y a donc malonne pour cette fois....

RUDOLF VIRCHOW

— ET — JOSEPH LISTER.

Parmi les étrangers de marque attirés à Paris par l'Exposition universelle et les congrès scientifiques, il en est deux qui sont présentement nos hôtes, dit le Dr. Maurice de Fleury, dans un article publié récemment dans une feuille parisienne, dont la présence ne doit pas passer inaperçue du grand public. Ce sont deux grandes gloires de la médecine et de la chirurgie modernes, à des degrés, divers des bien-faiteurs des hommes, un Allemand et un Anglais, le professeur Virchow et lord Lister.

Tous nos lecteurs savent assurément leurs noms, mais je voudrais, autour de leurs syllabes étrangères, fixer une image à leur ressemblance, parce que ces deux hommes ont mérité le respect et l'admiration de tout être civilisé.

Le professeur Virchow.

Au congrès international de la Presse médicale, il a été l'objet d'ovations enthousiastes, tout à fait unanimes, qui viennent de se renouveler aujourd'hui même à l'occasion du grand congrès de médecine. C'est, pour la France, mieux qu'un hôte de distinction, quelque chose comme un hôte princier, car, dans ces pays d'Allemagne, où l'on aime la hiérarchie, Virchow est véritablement le vieux roi des sciences biologiques et médicales.

C'est un petit homme à lunettes, maigre, assez peu résistant d'apparence, mais vif, alerte, actif, lucide, comme on ne l'est guère à soixante-dix-neuf ans. Il a presque tous ses cheveux, des sourcils abondants, une barbe en belle brosse, des yeux profonds qui disent la réflexion, la sagesse, la force, la finesse aimable, la bonté. Les ans et les honneurs dont il est accablé n'ont laissé sur ce sérieux visage aucune marque de vanité mauvaise ni de puéril orgueil.

Il a pourtant derrière lui une innombrable suite de travaux et de titres. Ses ouvrages sur la phlébite, la thrombose, l'embolie, sont classiques par tout le monde ; l'excellente police sanitaire et l'heureuse hygiène publique de Berlin lui sont dues en grande partie. Il a fondé une science : la "Pathologie Cellulaire," et il a des élèves dans toutes les grandes villes de l'univers. Professeur d'anatomie pathologique, de pathologie générale et de thérapeutique à l'université de Berlin, un instant relevé de ses fonctions — pour ses opinions libérales — par un ministre réactionnaire, puis réintégré dans son poste, il est actuellement directeur de l'Institut anatomopathologique édifié dans les jardins de l'hôpital de Charité, président de la Société de médecine de Berlin, fondateur de la Société d'anthropologie, membre

de l'Académie des sciences, membre de la députation médicale auprès du ministère de l'Instruction publique, et membre du Landtag. Très libéral, il passait pour avoir plus d'influence et être mieux en cour auprès de l'empereur Frédéric le Noble qu'auprès de son fils, l'empereur actuel.

Il y a deux ans, comme je passais à Berlin, je ne manquai point de me rendre au numéro 10 de la Schellingstrasse, rue tout à fait calme, presque déserte, où il a élu modeste domicile. Je me souvins en porcelaine blanche, ovale, un peu bombée, où modestement s'inscrivait, en italiques noires, son nom, Dr Virchow. Cette même plaque est à sa porte depuis 1843, date de sa réception comme docteur en médecine. Tout, chez cet homme, est pareillement simple et sans ombre de cabotinage.

Je n'oublierai jamais l'accueil si hautement courtois, si particulièrement bienveillant qu'il fit, à la séance de la Société de médecine, au jeune et très modeste médecin français de passage à Berlin. Deux jours après, j'avais l'honneur de déjeuner, au près de lui, chez un des grands banquiers de Berlin, M. Goldberger, un des principaux organisateurs de la section allemande de notre Exposition.

Il me parla longuement de la France et des savants français, de notre Académie des sciences, dont il s'honore beaucoup d'être, et aussi de notre Légion d'honneur. Commandeur depuis les fêtes de l'Institut, il avait alors, et il a toujours, je suppose, le très légitime désir de devenir grand officier. Je sais bien qu'on l'accuse d'avoir, à une ou deux reprises, paru prendre parti pour une politique quelconque par gallophobie. Mais ce temps est bien loin déjà. Et puis, vraiment, quand un homme s'est élevé à une telle gloire, quand il a rendu à l'humanité tout entière de si magnifiques services, tout le reste s'efface, la politique ne l'atteint plus. Si M. Delcassé dispose d'une croix de grand officier, je crois bien qu'il se fera des amis dans tout le monde intellectuel en la donnant au professeur Virchow.

Lord Joseph Lister.

Très grand, avec une grosse et superbe tête, de grands cheveux blancs et bouclés tenant d'une venue avec des favoris d'argent, la levre rase, le menton ras, des yeux magnifiques et purs, à la fois rêveurs et rieurs comme des yeux d'enfants ; calme, courtois, de grande allure et tout à fait bon homme, telle est l'impression que m'a faite l'inventeur de l'antisepsie, le rénovateur de la chirurgie moderne, quand il me fut donné de le voir lors de la translation des cendres de Pasteur.

Il était venu là, à la tête d'une importante délégation de savants anglais, rendre hommage à son véritable maître, à celui grâce à qui lui a été possible de sauver par centaines de mille des vies humaines, de décupler le domaine de la chirurgie réparatrice et de la chirurgie libératrice, de rendre légitimes et courantes des opérations naguère criminelles, de supprimer définitivement ces terribles fièvres des salles de chirurgie et des maternités ; l'infection purulente, l'érysipèle, la pourriture d'hôpital, les suppurations épuisantes, etc., etc.

C'est, en effet, en répétant les premières expériences de Pasteur que Lister, modeste chirurgien de l'hôpital d'Edimbourg, "bachelor" et pas même docteur

en médecine, fut conduit à penser que les accidents consécutifs aux interventions chirurgicales pouvaient être attribués aux germes ambiants dont le grand Français venait de révéler la présence dans l'air et sur tous les objets qui nous environnent. Il lui vint à l'idée que, si l'on purifiait les plaies, les instruments, les objets de pansement, et si l'on empêchait les germes de parvenir jusqu'à la surface opératoire, celle-ci se résorberait bien plus rapidement.

Les succès les plus évidents couronnèrent ses premières tentatives de pansement antiseptique. Dès 1867, il put affirmer, par expérience, que la supputation est parfaitement inutile à la réparation des incisions opératoires, lesquelles doivent se réunir "par première intention".

Dès lors, de l'état empirique, la chirurgie entra dans la voie scientifique. Au milieu des hautes études d'épaules, des railleries et des attaques de quelques-uns de ses confrères — comme le célèbre Simpson — il poursuivit résolument et progressivement sa tâche magnifique. Longtemps méconnu dans son pays natal, comme il arriva à l'ordinaire, il fut bientôt célèbre à l'étranger, et c'est seulement lorsque sa gloire se fut répandue par le monde, que ses collègues se décidèrent à s'enorgueillir de son nom.

Après avoir été professeur à Glasgow et professeur à Edimbourg, il fut nommé à Londres, au King's collège. Docteur honoraire de toutes les Universités, membre de toutes les Académies d'Europe et d'Amérique, il a été créé baronnet en 1883, et pair d'Angleterre l'année suivante.

Il est âgé de soixante-treize ans. S'il paraît quelque peu vieillard, cassé depuis quelques mois, c'est qu'il a perdu, après une courte maladie, la compagne admirable, fille du grand chirurgien écossais Syme, qui était, dans toute l'acceptation du terme, la moitié de sa vie, le dimidium animæ sue.

Au banquet que lui ont offert, mercredi, les médecins et chirurgiens français, un toast lui a été porté par un homme dont le nom est inséparable du sien, par le docteur Just Lucas-Championnière, qui lui rendit visite dès 1863, le comprit tout de suite, adopta sa méthode, la défendit avec une infatigable énergie à une époque où elle ne provoquait que les rires, et de ce fait, détermina le renouveau de la chirurgie française.

Honorons et fétons John Lister ; l'occasion qui s'offre ne se renouvelera pas de si tôt : les novateurs sont rares, qui apportent à une branche de notre activité d'aussi complets, d'aussi magnifiques bouleversements. L'œuvre de ce fils scientifique du grand Pasteur est d'une portée incalculable. La chirurgie scientifique date de lui. A ces hommes, dont le doux et sage génie fait reculer la mort et rétrécit l'immense champ de la douleur terrestre, on peut bien rendre — n'est-ce pas ? — un peu de ces honneurs qu'on prodigue naguère aux seuls hommes de proie, aux glorieux faucheurs de vies.... Sinon, que voudrait dire le mot de civilisation ?

Un banquet de rapporteurs. Il n'y a que deux heures que nous sommes au Palais National pour le banquet de rapporteurs. Les deux discours ont été prononcés par le docteur Just Lucas-Championnière et le docteur Jules Verne. Les deux discours ont été prononcés par le docteur Just Lucas-Championnière et le docteur Jules Verne.

Ascension en ballon.

M. Emile Gautier télégraphie de Haslen, canton de Glaris (Suisse) : "L'ascension que nous venons de faire avec le Junier, sous la conduite du capitaine aéronaute Spelterini, a été absolument merveilleuse. Partis à une heure et demie de Righi First, nous sommes descendus à quatre heures et demie sur l'Alpe Eutenwien, dans la commune de Haslen, près Schwanden, dans le canton de Glaris, après avoir passé, par-dessus de formidables glaciers dont jamais œil humain n'avait contemplé le panorama désolé, le Glaernisch, à 2,000 mètres au-dessus des cimes vierges. "Nous avons pu ainsi embrasser du regard toute la ligne des Alpes suisses, depuis les Alpes Bernoises jusqu'aux Alpes du Tyrol. "L'atterrissage s'est fait, avec une précision extraordinaire, sur une pelouse, entre deux précipices ; à 1,750 mètres d'altitude. M. Ernst, ingénieur à Zurich, nous accompagnait. Notre altitude maxima a été 4,050 mètres ; notre température 5° Celsiusus."

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Depuis deux jours, Maritana obtient un succès bien mérité, non seulement à cause de la valeur de la partition, mais aussi à cause de la correction des exécutions par la troupe Olympia. La semaine, brillamment commencée, se terminera plus brillamment encore, demain, par la dernière de Maritana.

WEST END.

Excellente soirée, hier, au West End : beaucoup de monde et un excellent concert. Qu'on en juge par les quelques morceaux que nous allons citer : La marche de N. Capitan, de Souza ; l'ouverture de Riez, de Wagner ; un pot-pourri qui n'est qu'un mélange des meilleures inspirations de Rossini, et bien d'autres pages de nos plus célèbres compositeurs. Le tout entremêlé de variétés amusantes, plus qu'il n'en faut pour attirer un public d'amateurs.

Disordre dans le ministère italien.

Paris, France, 17 août. — Une dépêche spéciale de Rome au "Temp" dit que le bruit d'une discordance ministérielle résultant de la récente conférence entre le roi et ses ministres court dans cette ville. Plusieurs membres du cabinet désiraient démissionner, paraît-il, croyant qu'ils n'ont pas la confiance du souverain. Il est ajouté que des modifications dans le cabinet sont attendues à la rentrée du parlement, et que le roi a clairement indiqué qu'il agrira et changera, et qu'il désire avoir de jeunes ministres ayant de l'initiative.

Tempête. — Naufrages.

New York, 17 août. — Une dépêche de Montevideo au "Herald" annonce, suivant un rapport d'un steamship venant de Stanley, que de nombreux navires ont fait naufrage, au large du cap Horn, pendant une terrible tempête. Un nombre des navires arrivés à Port Stanley avec des passagers se trouvaient deux barques américaines, dont une, de P. N. Blanchard, qui allait de Baltimore à San Fran-

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1900. PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année : LE THÉÂTRE DE MOLIÈRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écroulé réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrant seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de L'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS, ROTEN, P. O. BOX, 725, Nouvelle-Orléans.

BULLEIN FLUVIAL.

Table with columns: Station, Niveau, Hauteur, Changement, etc.

NAVIGATION FLUVIALE.

Table with columns: Départs de bateaux à vapeur, Destination, Date, etc.

SAMEDI, 18 AOUT 1900.

Grand-Œil-BLANC, à 8 H.

Bayou Lafourche et haut de Bayou - CHICKLAWA, à 12 H.

Rivière Rouge - GEM, à 5 P.

Rivière Ouachita et Black - PARLOR CITY, à 5 P.

Greenville et Bonds - RUT, à 5 P.

Madisonville - NEW CAMELIA, à 4 P.

ter ensuite au bureau de poste de Clifton.

Le facteur est tous les jours à Basse-Grande vers neuf heures du matin. Soudise traversa la forêt sans se douter que Roland le suivait. Le garde ne détacha pas une seule fois la tête.

Seulement, de temps en temps il s'arrêtait, levait les bras vers le ciel, faisant des gestes de fou, parlant haut. Roland entendait sa voix, mais était trop loin pour distinguer les paroles.

Soudise n'eut pas une hésitation tant qu'il fut sur les chemins. Mais en approchant de Basse-Grande, il ralentit sa marche. Et à deux pas de la boîte aux lettres il s'arrêta tout à fait.

On eût dit qu'il était épouvanté de l'action qu'il allait commettre, et que cette boîte grise, avec son couvercle de fer, lui apparaissait comme un abîme où, sous la poussée d'une force surhumaine, il allait s'engloutir. Roland eut un mouvement d'inspiration. Le garde allait peut-être revenir sur ses pas !... Non ! D'un mouvement brusque, soudain, Soudise fit deux pas, son bras se tend, et la main laisse tomber et disparaître, dans l'humble et redoutable refuge, la lettre dont dépendait, pour la seconde fois l'honneur de la fa-

Le doute, le doute né du passé de la femme, restait dans ce cœur. Cette femme avait été, seize ans auparavant, trompée avec le père. Elle avait menti et caché, sous un sourire ses mensonges... Aujourd'hui, pour quoi ne mentirait-elle pas au fils et ne cacherait-elle pas, sous des larmes, les mêmes mensonges ?

Doute exécrable, doute horrible, expiation nouvelle pour cette mère ! Elle dit, suppliante, lui prenant les mains : — Vous me croyez, Roland ? Lui, détournant la tête, et d'une voix faible : — Oui, mère, je vous crois ! Il mentait à son tour. Il ne le croyait pas.....

LA DÉNONCIATION.

Qu'avait-il été résolu ? Rien. Roland était venu demander un conseil à sa mère, et sa mère en détresse n'avait rien trouvé à lui dire. Elle s'abandonnait aux événements, sans essayer d'y résister, vaincue à l'avance, si personne n'accourait la secourir. Pourtant il fallait la sauver. Roland ne dormit pas. Il ne se coucha même point. Il attendit le jour avec impatience. Et quand il vit poindre les premiers lueurs il sortit du château sans que personne le remarquât.

Il s'engagea tout de suite dans la forêt, se dirigeant vers la maison de Soudise, et, aux environs de Millepertuis, il se cacha comme la veille. La maison était encore enseveli dans le sommeil. Roland fut un peu tranquillisé. La veille au soir, il avait vu le garde s'endormir ; il le surprenait, ce matin, n'étant pas encore réveillé ; alors, la lettre menaçante, pleine de dangers et de scandales, n'était pas encore sortie ; elle était encore là, sur cette table. Il respira. Un quart d'heure se passa, puis le jeune homme entendit un bruit derrière ces murs qu'il aurait voulu percer de son regard. Les volets s'ouvrirent, les fenêtres hvrèrent passage à l'air vif du matin, empreint de la fraîcheur parfumée de la forêt humide. La porte fut poussée et un homme, Soudise, parut sur le seuil, où il resta immobile, regardant devant lui, sans rien voir, les yeux fixes, suivant la pensée de la veille et le projet qu'il allait exécuter, éprouvant peut-être encore une suprême hésitation.

Roland le dévorait du regard. — Que va-t-il faire enfin ? Hélas ! il le sut bientôt. Soudise entra. Par la porte restée grande ouverte, le jeune garçon le vit ramenant la lettre sur la table, la pliant de ses gros doigts noueux

rencontrée, de frapper cet homme à coups de cravache... pour le punir du mal qu'il nous faisait... Je ne savais pas, en cette minute-là où je frappais avec rage et avec joie ce que j'appriis quelques minutes plus tard... autrement.

Il baissa la voix. — Autrement, mère, vous savez bien que, malgré ma haine, je n'eusse point osé lever la main sur cet homme. Il bessa la voix de plus en plus, et ajouta : — Sur mon père ! Malgré tout son courage revenu, elle fut reprise de sanglots, mais sans larmes, et qu'elle étouffait dans son mouchoir.

Ce n'est pas moi, mère, qui ai tué Girodias... Si je l'avais tué, je n'eusse point laissé accuser et déshonorer mon frère... Je serais allé trouver les juges et j'aurais dit : Arrêtez moi !... Maintenant, mère, je vous accuse... Défendez-vous !

— Je vous jure, Roland, que je vous crois... Je ne vous demande aucune preuve... Je sais que vous n'êtes pas capable de mentir... Croyez-moi donc également, mon fils, lorsque je vous jure que je suis innocent de ce meurtre... Et croyez moi comme je vous crois, malgré tout, et bien que je ne puisse vous présenter de preuves... Girodias m'avait donné à choisir entre le rachat de nos créances et le rachat, au même prix... de cette

lettre fatale... que vous avez vue... Je voulais cette lettre et sacrifier notre fortune à notre honneur... Girodias en fut terriblement châtié... mais quelle est la main innocente qui s'est chargée de ce châtiment ?... J'ai couru longtemps, toujours, que s'était vous ! Je ne le crois plus... Dans l'horrible situation où je me trouvais — sans issue — la pensée de tuer cet homme aurait pu me venir, et cette pensée-là eût été pardonnée... Eh bien, mon fils, votre mère à genoux devant vous, et qui demande votre pitié, votre mère vous jure par toute l'affection qu'elle a pour vous, que cette pensée ne lui est jamais venue ! — Qui donc, alors ? qui ? Et il avait rage.

C'est à la fin, ils en devenaient fous, à se mouvoir sans cesse en de pareilles et insupportables ténèbres ! — Qui l'a dit-elle à son tour... ah ! si je le savais !... Et se relevant : — Il faut que votre vie, et la mienne, et celle de votre frère soient consacrées à le savoir, mon enfant... Car voyez quels ravages, et quelles blessures a causées ce meurtre... Et innocent que poursuivit, en dépit de la justice, l'inimadversion générale... un fils qui soupçonne sa mère... une mère qui soupçonne son enfant... Il restait silencieux.